

ÉQUILIBRE SUR LES RAILS

Je laisse mes pensées courir le long du rail, sans laisse. Je n'ai jamais empêché mes songeries de tourner en rond, de s'exprimer, de faire du bruit.

Libres. Oui, c'est ce qu'elles sont.

Certaines sont entêtées, d'autres extraverties et d'autres encore simplement magnifiques ; mais quelles qu'elles soient, elles sont libres. À part une, une toute petite, verte de peur et de maturité, une petite pensée perdue pas plus grosse qu'un bébé pomme qui roule sans bruit dans mon esprit.

Je n'ai donc jamais muselé mes idées, elles courent tout autour de moi, se diffusent dans l'environnement et reviennent, attaquent les autres et le monde entier, s'évadent pour s'échapper à jamais en m'emportant avec elles pour me faire rêver d'un ailleurs meilleur pendant quelques heures. Ou quelques jours. Comme une drogue à la fois dure et douce, mes pensées font osciller mon humeur autour d'une normale jamais atteinte, un coup très haut, la seconde d'après encore plus bas. Plus haute est l'ascension plus dure sera la chute.

ÊTRE OU MAL ÊTRE ?

Je me sens comme une gymnaste sur ses barres asymétriques qui aurait mille fois préféré qu'elles fussent parallèles pour pouvoir danser dessus comme une funambule, légère ballerine se défiant de l'apesanteur et qui aime l'équilibre à s'en donner le vertige. Pas de juste milieu pour moi, je jongle entre le noir et l'émerveillé, entre l'être et le mal-être comme aurait dit Shakespeare s'il avait pu essayer de respirer à notre époque.

Je marche donc bras écartés sur le fil de mes pensées, presque aussi coupant que celui d'un rasoir, en tombant souvent du mauvais côté.

Certains me reprochent cette meute de pensées bruyantes et prenantes et ils me fuient pour cela. Elles sont trop loufoques, mes pensées noires, ils ne les aiment pas. Moi je les aime, je les couve, elles me protègent du monde trop méchant pour que je puisse m'y intéresser en lui-même, elles m'entourent et me confortent dans une solitude peuplée de bruits et d'idées, de personnes qui ne parlent que dans ma tête. J'ai souvent les yeux dans le flou ; je regarde en réalité dans le vague de mon esprit et je contemple pendant une éternité cette mer déchaînée que je ne peux contrôler et qui pourrait m'engloutir aussi sûrement qu'elle noierait quiconque essaierait de comprendre le fil du lot de mes pensées dormantes dont il faut se méfier. Chevaux d'écume qui battent la plage de mes souvenirs de leurs ruades arhythmiques ! Je suis à présent une

ÉQUILIBRE SUR LES RAILS

cavalière de cirque qui danse sur vos croupes indomptables. Pointe, envol, arabesque : ceux qui m'observent de l'extérieur me disent folle.

Bien sûr, à les laisser déambuler comme ça, je pourrais me les faire amputer ou bien voler. Mais même avec toute l'affection que je leur porte, je m'en fous. Qu'elles partent ou qu'elles me soient prises, elles se seront envolées, flottant dans le ciel du chapiteau comme les bravos des spectateurs de ma vie, peu nombreux et sûrement pressés que cela se finisse. Je ne veux pas être tentée de les vendre à l'entracte, ces pensées magiques, j'aurais trop peur de ne plus en avoir pour moi toute seule, ou alors qu'elles redeviennent sauvages et me détruisent, me déchirent. Je ne suis pas le dompteur, moi, je ne fais que les caresser du regard sans y mettre les yeux de peur qu'elles ne nous dévorent, moi et mon âme en prime, cette envie de vivre dont la flamme est déjà assez fluette pour devoir lutter par elle-même, sans apport de combustible, de passion et de rêves fossiles.

Aujourd'hui, on m'a proposé de le faire, de me les acheter, de me trahir. On m'a dit de réfléchir. Alors je réfléchis. Dans le tram. Je laisse mes pensées courir le long du rail antagoniste. Une sonnerie retentit, petite cloche grelottante signalant un croisement de monstres d'acier. Elles avancent toujours, libres, sauvages, elles accélèrent même, comme si elles savaient ce que je m'apprête à faire ;

ÊTRE OU MAL ÊTRE ?

à laisser faire. Elles dansent telles des flammèches de songes avec une grâce que je ne saurais égaler sur le fil brillant du rail, barres parallèles de métal.

Le tramway est là, soudainement, comme s'il était tombé du ciel à cette place exacte au lieu de traverser sur des kilomètres cette ville morte pour venir croiser mon wagon et mes chiennes de pensées. Il me paraît long, ce tram assassin. Puis plus rien, plus que deux rails adverses luisants du sang de mes rêves assassinés qui disparaissent déjà sous le soleil timide du printemps. Je n'ai pas mal ; c'est la lobotomie qui veut ça : je ne vaudrais guère mieux qu'une poupée tournant sur elle-même en attendant patiemment que l'on referme la boîte à musique, désappointée par cette amputation qui m'ôte mon entière imagination d'un seul fauchage. Mes idées, amours sauvages, sont libérées de moi pour toujours. Être ou Mal Être ?

Je suis vide de pensées. Mes yeux se décrochent des rails et vont se perdre dans le wagon que tu partageais avec moi sans qu'on s'en rende compte. Et là je découvre, en même temps que ton visage connu, une petite survivante, une pensée qui, au lieu de rentrer dans la niche de mon cerveau ou de suivre les autres, s'était cachée au plus profond de ma maison biscornue, lovée sous les coussins rose bonbon d'un canapé peut-être un peu abîmé, mais toujours aussi confortable qu'au premier jour ; un canapé où j'aimerais t'inviter à t'asseoir si j'en ai un

ÉQUILIBRE SUR LES RAILS

jour le courage. Cette pathétique pensée minuscule est craintive comme tout. Je la comprends, je l'ai toujours alourdie d'entraves ; je la trouvais trop jeune, pas assez mûrie. Elle n'a jamais réellement crié sa joie de vivre ou rué dans tous les brancards. Elle ne s'est jamais fait voir ou entendre.

Elle a toujours vécu dissimulée, sous le secret, mon secret. Dans le cachot de mon cœur dont j'ai tenté plusieurs fois de perdre la clef.

J'ai remonté le mécanisme sans hâte, tournant sans forcer la clef imaginaire du bout de mes doigts, et j'ai laissé la boîte à musique rouge s'ouvrir. J'ai laissé la danseuse reprendre vie et suivre ses envies, être enfin et cesser de mal exister.

J'ai attrapé dans le creux de mes mains cette pensée si mignonne, si perdue dans l'immensité aride mais pleine d'espoir de mon cœur où danse maintenant une ballerine déchaînée et inventive.

Je l'ai attrapée et je l'ai poussée tout doucement vers le dehors, vers l'air libre, sans laisse ni muse-lière, guidée par cette petite poupée sortie de sa boîte.

Je la laisse goûter à cette liberté fraîche et j'ose enfin te fixer dans les yeux.

Et en même temps, un peu peureuse encore mais déjà heureuse de vivre, je laisse cette pensée te murmurer que je t'aime, en équilibre sur les rails de l'Être.